

La chimère

Constance BURKHARDT, 13 ans

Tout a commencé un jour d'été, alors que j'errais dans les ruelles de Paris.

L'antiquaire se trouvait dans la rue de Feuillerousse. La porte d'entrée était couronnée d'une imposante poutre en bois. Les fenêtres salies par les années étaient si étroites que l'on peinait à voir l'intérieur. Je sonnai la cloche qui était suspendue au-dessus de la porte d'entrée et attendis quelques secondes. Un vieil homme ouvrit la porte. Il semblait fatigué, les yeux cernés et le regard fuyant. Il m'adressa un sourire, me fit un signe de main pour me faire rentrer avant de s'éclipser discrètement dans l'arrière-boutique.

Le magasin était un véritable bric-à-brac. Des horloges de toutes tailles et couleurs étaient suspendues au plafond, des tapis aux motifs extravagants étaient étalés à terre, et des lampes en cuivre étaient disposées en fouillis sur les tables.

Quelque chose en particulier attira mon attention : un miroir. Ses bordures dorées semblaient vouloir avaler ma réflexion. Des perles ornaient les contours du miroir et lui donnait un aspect enchanté.

Machinalement, je caressais le verre poli du miroir quand soudain le vieil homme réapparut derrière moi. Je sursautai, surprise par son apparition soudaine, mais il ignora mon étonnement.

'Je vous le vends pour 50 francs' dit-il d'une voix susurrante. Je ne pouvais pas refuser une telle offre ! Je lui tendis un billet de 50 francs et pris le miroir.

Arrivée chez moi, je plaçai le miroir au-dessus de ma console. Ravie, je me lançai à la préparation du souper. Une fois le repas terminé, je jetai un coup d'œil rapide au miroir. A mon plus grand effroi je vis des rides aux coins de mes yeux que je n'avais jamais vues auparavant. Mes cheveux avaient terni et ma peau était bien plus fade. Était-ce donc cela la vieillesse ? Mais comment était-ce possible de vieillir aussi vite et soudainement à seulement vingt-cinq ans ? Un mélange confus d'émotion s'empara de mon esprit : de la honte, de la tristesse mais surtout de la peur. Une peur si grande et si violente que je commençai à avoir le vertige. Je me précipitai vers ma chambre et tirai les rideaux avant de me jeter sur mon lit. De grosses larmes coulèrent sur mon visage. Je ne trouverai jamais un mari si mon visage était marqué par des années que je n'avais toujours pas vécues. bercée par le son de mes sanglots et par l'ivresse de ma pensée je m'assoupis. Je me réveillai le lendemain puis me rappelai mon visage que j'avais trouvé si laid la veille au soir. J'évitai le miroir toute la journée, ayant peur de ma propre réflexion.

Je passais deux semaines ainsi, à me morfondre et à rester cloîtrée. L'idée de sortir me terrorisait. Le risque de croiser une connaissance était bien trop grand. Mais sortir devint une nécessité. J'enfilai un manteau et nouai un foulard autour de mon cou puis franchis le seuil de la porte. Les rues n'avaient pas changé mais pourtant elles me semblaient si différentes. Peut-être était-ce un symptôme de la vieillesse ? Le marché grouillait de personnes qui semblaient pressées. Au loin, j'aperçus une tête qui m'était familière. La fille s'approcha de moi. 'Bonjour Anna' s'exclama t'elle d'une voix fluette. Je lui répondis brièvement et nous discutâmes du beau temps. Elle ne me posa pas une seule question sur les rides qui marquaient mon visage. Sans doute était-ce de la politesse.

Plus tard, je rentrai chez moi les bras remplis de gourmandises friandes et de légumes. Je posai les sacs sur mon comptoir puis, saisie par une vague de confiance, je me regardai dans le miroir. Je sentis ma gorge se nouer, mon coeur battre la chamade : j'avais de nouveau vieilli. Cette

fois-ci mes cheveux étaient blancs et ma peau avait jauni. Un torrent de larmes coula sur mon visage. Je répétais les mêmes gestes que la dernière fois : je m'isolai dans ma chambre et m'allongeai sur mon lit en larme. Cette fois-ci je restai trois semaines à m'apitoyer sur mon sort.

Un beau jour j'entendis la sonnette retentir. Je marchai jusqu'à la porte et vis une enveloppe, glissée sous ma porte. Je la saisis avant de la décacheter. C'était une invitation de la part d'Anna qui organisait une fête. Anna était connue pour ses fêtes qu'elle organisait tous les ans. Je m'y rendais toujours avec plaisir. Mais cette fois-ci, cela me paraissait inconcevable de m'y rendre. Je jetai la lettre à la poubelle puis m'installai sur mon divan. Je ne tardai pas alors à tomber dans les bras de Morphée. Je fis de terribles cauchemars cette nuit-là. Les quatre murs qui entouraient ma chambre semblaient se resserrer de plus en plus, tandis que mon plafond semblait vouloir m'écraser. Des gouttes de sueur dégoulinèrent sur mon visage tandis que je peinais à garder mon souffle tellement j'étais angoissée. Je me réveillai de ce rêve effrayant la gorge en feu. Mon cœur martelait ma poitrine et j'essayais de me ressaisir. C'est alors que j'ai compris que j'avais fait une crise de claustrophobie. Cela faisait bientôt un mois que je n'étais pas sortie de chez moi et que je n'avais parlé à personne. Je réfléchis longuement avant de me résoudre à aller à la fête de mon amie. C'était l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes et sortir de cet appartement qui était devenu si sinistre.

Le jour de la fête arriva rapidement. Je choisis ma plus belle toilette et coiffure. Je me sentais ravissante avant de m'entrevoir dans le miroir. Mon visage était immonde, les cernes sous mes yeux paraissaient si bleues que l'on aurait pu les prendre pour des blessures. Et mes cheveux, oh mes beaux cheveux, qui étaient blond et chatoyants auparavant, avait tout d'une serpillière blanche. Une crainte si grande et imposante m'alourdissait le cœur mais prise par un acte de courage téméraire, je sortis.

Une fois parvenue chez mon amie, je me sentis monstrueusement mal, comme si je n'appartenais plus à ce monde. Je frappai à la porte d'entrée. Anna m'ouvrit la porte, l'air radieuse. Elle me lança un sourire affectueux puis me présenta aux convives. Un jeune homme aux cheveux bruns et à l'expression franche suscita mon attention. Il posa ses doux yeux bleus sur moi et je souriais charmée par son charisme naturel. Il s'approcha de moi et je sentis mes joues rougir. Honteuse de mon visage informe, je baissai le regard. Il s'approcha tout de même et dit d'une voix enjouée " Vous avez l'air absente". Je lui répondis que j'étais simplement fatiguée en haussant les épaules.

Je remarquai un livre sortant de la poche de sa veste. " Ce livre est passionnant ! Je trouve Elizabeth est si charmante !" je m'extasiai ne pouvant résister à la tentation de lui parler.

Nous continuâmes à discuter de littérature jusqu'à ce qu'il m'invitât à prendre un café le lendemain. Soudain je ne pus penser à autre chose que ma vieillesse apparente. Mais que trouvait-il chez moi ? J'avais sans doute dû pâlir car il me tendit un mouchoir et me conduisit à une chaise. J'éclatai en sanglots. Mais au lieu de me demander de me taire le jeune homme me caressa les cheveux en me disant que tout allait bien. Certes, il avait tort, tout n'allait pas bien, mais sa bonté me toucha si profondément que je cessai de pleurer. Après quelques minutes de silence il me posa la question que je redoutais tant " Pourquoi êtes-vous si triste ?". Alors je lui expliquai tout, du miroir, à ma réflexion si vilaine, au fait que j'étais restée un mois, enfermée chez moi. Il resta silencieux pendant un long moment puis me dit " Vous êtes victime d'un mirage. Vous n'êtes ni vieille ni laide." Il me tendit un miroir de poche. Je vis alors mon visage, mon si beau visage qui m'avait quitté bien trop longtemps ! Je lui sautai au cou puis dansai de joie, heureuse de m'être retrouvée.

A la fin de la fête je repartis le cœur léger. A ma grande stupeur, en rentrant chez moi, le miroir avait disparu.